

Comment on devient clown

Autor(en): **Boisvillette**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 32

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197035>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

part à l'expédition chargée de ramener en France les cendres de l'illustre exilé, son départ fut fêté, au *Cercle de l'Espérance*, dans un gai et charmant souper offert par ses amis. Il en fut de même à son retour.

Nous nous souvenons d'avoir vu chez le capitaine Noverraz, à la *Violette*, une grande vitrine, qu'il tenait de son oncle, et dans laquelle celui-ci avait exposé divers objets ayant appartenu à son ancien maître, ainsi que quelques souvenirs de Ste-Hélène : une selle, des éperons, deux gilets de piqué blanc, la grosse clef de Longwod, des morceaux du bois avec lequel on avait fait le cerceau de l'empereur, des cheveux de celui-ci, etc.

Si nous ne faisons erreur, la plupart de ces objets ont été offerts, il y a déjà plusieurs années, au Musée cantonal, par le capitaine Noverraz.

L. M.

Comment on devient clown.

Le cirque Lorch vient de nous quitter après un court séjour sur la place du Tunnel; ses représentations ont été suivies par un très nombreux public; les clowns Bimbo, Auguste et Guiseppa, en particulier, ont fait la joie des enfants.

Footit, le brillant « paillasse » du *Nouveau Cirque* à Paris, a raconté comment on devient clown.

La profession se transmet généralement de père en fils. Tout jeune, l'enfant court dans le cirque, s'exerce à marcher sur les mains, à se courber en arrière pour toucher la terre; il s'habitue au vertige en paraissant au-dessus des pyramides humaines.

On croit généralement que l'enfant du saltimbanque est soumis à des exercices ayant pour but de lui désarticuler les membres, d'en faire, comme l'on dit, un désossé. Il n'en est rien, paraît-il. On voit néanmoins des enfants de cinq ou six ans, qui se livrent déjà aux charmes du saut périlleux et font avec aplomb le grand écart. Le corps, à cet âge, n'est pas assez fort pour supporter de pareils exercices; à vingt-cinq ans, le jeune phénomène sera fourbu, et, le corps abîmé, les jambes cagneuses, il sera obligé de renoncer à son métier et ira rejoindre la grande armée des miséreux.

La plupart ne commencent l'apprentissage qu'à douze ans. Ils débutent par la gymnastique, par des mouvements d'assouplissement et terminent par les exercices d'acrobatie. Le saut périlleux, qui couronne la série, demande une étude longue et difficile. Enfin, le grand pas franchi, et le premier saut, timide encore, exécuté le soir sous la tente, on fête, verre en main, cet heureux événement, qui fait de l'enfant un acrobate capable désormais de gagner sa vie.

Mais avant d'arriver à ce résultat, que de taloches, de chutes malheureuses récompensées quelquefois par les coups de chambrière. Malheur à celui qui « prend un rat » au moment de sauter. « Prendre un rat », en argot de cirque, c'est « prendre le trac » en argot de théâtre.

Si le jeune artiste a quelque esprit, s'il est beau parleur, de clown sauteur il devient alors clown parleur. C'est lui qui invente ces saynètes qui font pâmer de rire petits et grands.

Mais les débuts sont durs, la paie souvent médiocre, plus souvent encore réduite par les amendes infligées par un régisseur impitoyable.

Croiriez-vous que les clowns ont la passion de la famille? Il n'est pas rare de trouver des ménages d'acrobates où l'âge du mari et celui de la femme additionnés, n'atteignent pas plus de trente-sept ou trente-huit ans. Les enfants

ne se comptent pas. Ce sont, du reste, presque toujours, de fort braves gens, très économes, vivant de leur mieux, malgré la modestie de leurs appointements. Détail typique: ils ont un profond mépris de l'écuyère de haute école, qui ne fait pas un métier dangereux et porte des brillants aux doigts et aux oreilles.

Tootit, fils d'un *manager* de cirque, a commencé par être écuyer; il débuta à l'âge de dix-huit ans à Bordeaux avec 500 francs d'appointements mensuels. Une nuit, il joua, et perdit son cheval contre 25 louis. Son directeur le garda pour faire des « exercices à terre » à raison de 300 francs par mois. Mais la fortune guettait Footit, dont le succès grandit rapidement; sa réputation le fit arriver à Paris, où il gagne des appointements superbes... il est devenu capitaliste.

Footit, qui est marié depuis l'époque de ses débuts à Bordeaux, a maintenant trente-trois ans; il est le digne successeur des célèbres clowns français Auriol père et fils, et Mazurier.

BOISVILLETTE.

Gredins d'inventeurs!

— Je ne peux pas sentir les inventeurs, dit le capitaine en retraite Pâtisseau, tout en préparant une absinthe au *Café du Globe*, une absinthe qu'il étendait d'eau avec d'innombrables précautions; les inventeurs sont tous des gredins, des propres à rien, qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas pour se rendre intéressants.

C'est surtout depuis qu'un de ces chenapans a empoisonné mon existence que je ne peux plus les voir.

Une après-midi, j'étais tranquillement chez moi occupé à fumer ma pipe et à noter mes pensées, car je suis comme les grands écrivains, je prends des notes. A l'exemple de Victor Hugo, qui avait toujours à sa portée, même la nuit, un crayon et du papier, j'ai toujours un calepin sous la main.

J'étais donc en train de consigner sur mon calepin que le fourrier de la compagnie ne m'avait pas présenté son cahier d'ordinaire, quand on frappa à la porte.

— « Entrez, » que je dis.

Un individu, qui marquait mal, une espèce de pouilleux, maigre, efflanqué, vêtu d'un veston pas boutonné, s'introduisit dans ma chambre à coucher qui me servait aussi de salon.

Il portait une valise à la main.

— « Qu'est-ce que vous voulez? que je lui demande.

— « Mon commandant...

— « Je ne suis pas commandant.

— « Mon colonel.

— « Je ne suis pas colonel, espèce de bourrique!

— « Mon général, ajoutez cet imbécile.

— « Je ne suis pas général; appelez-moi mon capitaine.

— « Je vous demande pardon.

— « Il n'y a pas de mal à cela.

— « Mon capitaine, excusez-moi de vous déranger; si j'ai pris la liberté de venir vous trouver, c'est que je suis inventeur.

— « Inventeur? Je vous remercie; je n'en ai pas besoin pour le moment, vous repasserez.

— « Laissez-moi continuer, mon capitaine.

— « Qu'est-ce que vous avez inventé? Encore une bicyclette qui se plie en soixante-quinze morceaux et que le troupière porte sur son dos; vous êtes le quarante-deuxième qui venez présenter de ces sales machines sur lesquelles on voit des civils mis comme des sauvages, voussant le dos, tirant la langue, les jambes à poil; bientôt ils iront tout nus, ma parole d'honneur!

— « Mon capitaine, qui me dit, je ne suis pas dans les bicyclettes.

— « Je vous en fais mes compliments; ne travaillez jamais dans ces affreuses machines-là.

— « Je ne m'occupe pas de vélocipédie.

— « Continuez.

— « Mon capitaine, je porte le plus grand intérêt à l'armée.

— « Vous feriez mieux de porter un veston plus propre; enfin, vous n'en n'avez peut-être pas.

— « Mon invention touche de près à l'armée.

— « Je ne vois pas ce qu'un civil peut bien inventer qui touche à l'armée.

— « Je suis sûr, mon capitaine, que vous voulez le bonheur du soldat.

— « Vous avez encore imaginé un mouchoir avec des cartes géographiques et le nom des rois de France; vous repasserez: en ce moment, je n'ai pas d'argent, ma masse d'habillement est à sec.

— « Je n'ai pas imaginé de mouchoir; je ne m'occupe pas de l'instruction du soldat.

— « Et vous faites bien, cela ne vous regarde pas.

— « Je ne m'occupe que de sa tranquillité.

— « Vous allez, comme un de vos pareils, me proposer un moyen de supprimer la guerre, grâce à un fusil qui abat une compagnie à la seconde. Si les soldats ne font plus la guerre, qu'est-ce qu'ils feront: des bas?

— « Non, mon capitaine.

— « Vous avez inventé une cuirasse en papier mâché qui renvoie les balles? Ou bien, vous êtes de force à faire comme ce capitaine d'artillerie qui s'est amusé à inventer un canon!

— « Mon capitaine...

— « Vous avez fabriqué un fusil inexplosible, un fusil qui ne part pas. Dans ma carrière, j'en ai expérimenté cent quatre-vingts.

— « Non, mon capitaine, ce n'est pas une arme nouvelle que j'ai inventée.

— « Vous allez me faire croire que vous avez trouvé la direction des ballons. Je la connais, celle-là. J'ai fait partie d'une commission chargée d'étudier un ballon dirigeable. L'inventeur, un idiot, avait construit un immense cerf-volant avec une ficelle... mais, vous ne comprendriez pas.

— « Je ne m'occupe que du repos du soldat.

— « Vous avez inventé les sommiers élastiques, peut-être?

— « Non, mon capitaine.

— « Quand le gouvernement voudra en payer aux hommes, nous ne demandons pas mieux que d'en toucher.

— « Mon capitaine, vous avez dû constater, comme moi, que le soldat est sans cesse en butte aux attaques d'un ennemi invincible.

— « Vous saurez qu'il n'y a pas d'ennemi invincible pour le soldat français.

— « Je veux dire un ennemi difficile à chasser, un ennemi qui s'attaque à son corps pour lui sucer le sang.

— « Je ne comprends pas; tâchez de vous exprimer correctement.

— « Oui, mon capitaine, un animal qui, permettez-moi de le dire, prend le meilleur du sang des enfants de la France pour s'en gorger avidement.

— « Qu'est-ce que vous me racontez-là?

— « Je veux parler des punaises, mon capitaine.

— « Vous ne pouvez pas le dire tout de suite!

— « Depuis longtemps, je cherche à résoudre ce grand problème social: la destruction des punaises.

— « Vous avez bien une tête à ça. Qu'est-ce qu'elles vous ont fait ces bêtes-là?

— « Elles troublent le sommeil des défenseurs de la patrie.

— « Sachez, qu'avec la sangsue, la punaise est l'animal qui s'attache le plus à l'homme.

— « Ce serait rendre un grand service à l'armée que de débarrasser les casernes de cet insecte répugnant.

— « Il y a longtemps que j'ai trouvé le moyen, moi.

— « Vous, mon capitaine?

— « Parfaitement. Dès que j'aperçois une punaise dans un châlit, je donne quatre jours de salle de police au caporal de la chambre. On n'en voit plus jamais.

Vous ne l'auriez pas inventé celui-là?

— « C'est un moyen un peu radical.

— « Radical vous-même.

— « Tandis que moi j'ai trouvé une liqueur qui détruit les punaises.

— « Une liqueur qu'il faudra faire prendre à chaque punaise; je vous vois venir.

— « Non, mon capitaine, cela ne serait pas pratique.

— « Je sais ce que je dis, peut-être?

— « Il suffira d'en enduire les différents effets de couchage et les punaises seront détruites instantanément. Cela n'est pas cher: un franc vingt-cinq le flacon; si vous en prenez seulement cinq cents, je vous ferai une réduction.

— « Je vous crois.

— « Cela ne brûle pas le drap, rien à craindre pour les couvertures.

— « Je l'espère bien, autrement je vous ferais